

## LA RÉSISTANCE DANS LES COMTÉS AU LENDEMAIN DU TRAITÉ DES PYRÉNÉES : QUELLES RÉSISTANCES, QUELS RÉSISTANTS ?

Alain Ayats

Historien

RÉSUMÉ: La résistance du Roussillon à la France au lendemain du traité des Pyrénées continue d'être symbolisée par deux événements majeurs : « la révolte des Angelets » et les conspirations de 1674, à Villefranche de Conflent ou à Perpignan. Certains documents semblent-t-il inconnus permettent pourtant de s'interroger une nouvelle fois sur la nature de ces mouvements. Mais c'est là toucher à des mythes, en partie fondateurs d'une identité nord-catalane qui depuis une trentaine d'années a connu de surprenantes évolutions.

MOTS-CLÉS: Résistance, identité, mythes, Angelets.

On peut se réjouir de la tenue de ce congrès. On peut se réjouir également du choix des organisateurs de ne pas le limiter à un retour au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais de proposer un regard plus large, aussi bien sur le plan chronologique que thématique. En effet, toutes les conséquences du traité des Pyrénées n'ont pas été immédiates, c'est une évidence. Pour autant, certaines ont été particulièrement tardives et surprenantes. Ainsi, on est en droit de se demander si, sur le plan politique et culturel, ce n'est pas au cours de ces trente dernières années que le traité a généré les changements les plus rapides. Mais il ne s'agit peut-être pas de ceux auxquels on pourrait penser spontanément. Car s'il est une catalanité qui se perd jour après jour avec la disparition de ceux pour qui le catalan était la langue maternelle, il en est une autre qui ne cesse de progresser.

En effet, la large diffusion et le succès du discours sur la catalanité perdue à cause du traité ont stimulé un regain de revendication de cette identité. Politiquement, la référence à la catalanité est omniprésente car jugée indispensable. Perpignan est catalane, le Conseil général des Pyrénées-Orientales a l'accent catalan. Même les politiques les plus officiellement attachés à la nation française ne peuvent ignorer cette catalanité. Ne parlons pas du sport : les matchs de l'USAP sont plus que jamais des espèces de célébrations. Le stade Aimé Giral doit autant son surnom de cathédrale au culte du rugby qui y est pratiqué qu'à la célébration de plus en plus médiatisée et diversifiée d'une identité catalane.<sup>1</sup> *L'Estaca* est devenue l'hymne des supporters : la chanson écrite par Llach à l'époque du franquisme est comme une sorte de Marseillaise pour des amateurs de rugby, qui, pour la plupart, ont autant à voir avec le franquisme que les *socis* du FC Barcelone avec le *Chant des partisans*... Aussi, chez les cousins treizistes qui créaient un club ambitieux, les Dragons -nom du club- ne pouvaient être que catalans, et leurs supporters ne pouvaient chanter que l'hymne officiel de la Catalogne, *Els Segadors*.<sup>2</sup> Mais bien que la politique et le sport fassent partie du quotidien de la plupart des habitants des P.-O., c'est le domaine culturel, on peut le comprendre, qui diffuse probablement de la manière la plus large et la plus profonde les images d'une identité forte et en partie retrouvée. On affiche à qui mieux une catalanité qui peut revêtir des formes parfois surprenantes, comme si tout était bon pour convaincre que l'on est catalan. Il suffit de consulter la presse écrite locale pour constater à quel point tout est catalan : les marchés, les agneaux, les fêtes, les polars... Ce foisonnement fait parfois penser à de l'autosuggestion. Cette catalanité affichée, cette identité proclamée tiennent à une perpétuation, parfois à une restauration mais aussi à une reconstruction. Quoi qu'il en soit, dans tout ce qui touche à la longue histoire de l'identité nord-catalane, le traité des Pyrénées serait le moment où tout a basculé. Il y a eu un avant et un après, où rien n'a plus été pareil.

Dans ces permanences, ces mutations ou ces reconstructions identitaires, en Roussillon comme ailleurs, et hier comme aujourd'hui, ce sont surtout les élites qui ont fixé le cap. Après 1640, et l'installation des Français dans les Comtés, il a fallu se franciser pour séduire et conquérir le pouvoir. Cette stratégie des élites a petit à petit ga-

1. L'USAP est par essence, si j'ose dire, un club catalan. Mais son identité catalane était roussillonnaise. Ainsi, les supporters chantaient *Muntanyes regalades*, hymne au Canigou, et pas *L'Estaca*, qui ne s'est imposée que récemment.

2. La catalanité des joueurs de rugby à XIII n'est pas nouvelle. Les Dragons sont issus de la fusion, entre autres, du XIII Catalan. Mais le nouveau club n'a pas oublié de qualifier ses Dragons de catalans ni de mettre en avant son identité en choisissant, avec *Els Segadors*, un symbole fort.

gné les catégories les plus humbles : la réussite, même modeste, passait par l'acquisition de la langue et de la culture françaises et, par voie de conséquence, par l'abandon des « mauvaises habitudes » catalanes. Aujourd'hui, il faut se catalaniser. Ce qui faisait « plouc » il n'y a pas si longtemps devient *fashion*. On imagine donc ce que serait le Roussillon aujourd'hui s'il n'y avait pas eu le traité des Pyrénées, et l'on essaie de rattraper le temps perdu. On fait de gros efforts –pas toujours suffisants– pour oublier que jusqu'aux années 1970, les Catalans du sud des Pyrénées étaient surtout des « Espagnols », en général des « Espagnols de merde », au même titre que les migrants d'autres régions de l'Espagne, dont on ne voulait « *ni gent ni vent* ». J'ai été un des nombreux témoins des évolutions terminologiques qui ont suivi. Ainsi, au début des années 1970, au lendemain de Mai 1968 et avec les dernières années du franquisme, les « Espagnols de merde » ont commencé à se muer en « Catalans espagnols ». Avec la chute du franquisme et les bouleversements politiques et culturels que la Catalogne a connus, les « Catalans espagnols » sont devenus des « Catalans du sud ». Aujourd'hui, ils sont Catalans, tout simplement, alors que l'on trouve entre Corbières et Pyrénées, les « Catalans du Nord ». Le regard s'est déplacé. Longtemps, l'on a toisé depuis la France ; aujourd'hui, on guette fébrilement l'image qui est renvoyée depuis le sud. En quelques années, le travailleur méprisé s'est vu octroyer le statut de référent culturel –ayant conservé la langue et les traditions–, puis politique : les Catalans avaient résisté au franquisme avant de le vaincre. Ce qui ne pouvait être une vertu que chez des Français « de gauche » a donné lieu récemment à un hommage quasi unanime. La commémoration des 70 ans de la *Retirada* a célébré les 400 000 héros républicains ayant franchi la frontière en 1939. L'onction collective a placé les anciens vaincus d'une guerre civile sous la bannière des précurseurs de la lutte contre le totalitarisme. Militaires –volontaires ou appelés–, civils, hommes, femmes, enfants, syndicalistes, élus de la République, « rouges » ou indifférents, acteurs de la guerre ou pauvres victimes d'un conflit qui les dépassait, reculant face à l'ennemi ou fuyant devant l'inconnu, mais tous issus d'un sud, proche ou plus lointain, vertueux, insoumis et admirable.

Ainsi faut-il maintenant se montrer digne des cousins –voire des frères– du sud. On veut convaincre que l'on dispose de la panoplie du parfait catalan : on veut prouver que l'on est culturellement identique ou qu'on peut aisément le devenir. Comme une terre fertile, le Roussillon est apte à faire germer toutes les graines, à la condition qu'elles portent le gène de la catalanité. Mais les choses ne sont pas toujours simples. Les pays catalans sont loin d'être totalement stéréotypés : plutôt fiers de leur identité locale, ils évitent soigneusement les emprunts à leurs voisins. Aussi n'y a-t-il probablement qu'en Roussillon que l'on peut voir cohabiter les symboles d'une catalanité rêvée : on chante des *Habaneras*, on érige des *castells* (pyramides humaines), qui ont traditionnellement autant à voir avec le Roussillon que Castelnaudary avec la tielle sétoise... Que des Catalans –ou non, d'ailleurs– veuillent chanter sur une musique ramenée de Cuba au XIX<sup>e</sup> siècle par les matelots catalans de la flotte espagnole, ou partager les joies de leurs cousins du Vallès est un droit absolu. Que, ce faisant, ils croient retrouver les pratiques de leurs ancêtres roussillonnais ou laissent croire qu'ils les retrouvent est soit une erreur, soit une contre-vérité. Voilà comment la catalanité que l'on croit perdue enfante une catalanité reconstruite. Reconstruite, pas restaurée. C'est bien là la différence. Et c'est ce qui à mes yeux tourne parfois à la tragédie. Je connais des villages où les *goigs* traditionnels cohabitent, dans le meilleur des cas, où laissent la place, le plus souvent, à *L'Estaca*, ou à *El meu avi*, chantés dans un catalan normalisé souvent approximatif, devant des touristes qui, lorsqu'ils viennent du sud, semblent balancer entre amusement et compassion. Beaucoup de Roussillonnais ont fini par croire qu'ils avaient perdu leur catalanité. Que leur patrimoine culturel traditionnel, et la langue au premier chef, n'étaient plus qu'un résidu de catalanité originelle contaminé par 350 années de rattachement à la France. Considérer que le traité des Pyrénées a sonné le glas de la langue roussillonnaise est aussi pertinent que croire que la désaffection croissante pour le latin dans l'enseignement secondaire français est la conséquence des invasions germaniques du V<sup>e</sup> siècle après J.-C. L'une et l'autre chose ont un fond de vérité mais les présenter de façon aussi simpliste est consternant. Alors il faut peut-être rappeler que bien avant le traité des Pyrénées la langue –ou les langues– parlées au nord des Corbières étaient différentes de celles parlées au sud, les historiens le savent bien. Que le folklore, la cuisine, et bien des aspects de la vie quotidienne variaient dès que l'on parcourait quelques kilomètres dans n'importe quelle direction. Il faut aussi affirmer que ceux qui sont à la recherche de la langue de leurs ancêtres roussillonnais ont bien plus de chances de la trouver en écoutant les anciens de nos villages qu'en apprenant le catalan normalisé.<sup>3</sup> Pauvres anciens ! Parce qu'ils sont restés au pays ou n'ont pas jugé suffisamment utile de s'éloigner de leur langue maternelle, ils continuent d'utiliser spontanément le catalan : leur vie durant, on a raillé leur façon de parler le français ; leurs petits-enfants leur disent aujourd'hui qu'ils parlent mal le catalan...

3. C'est majoritairement chez les plus de 70 ans que le catalan est resté la langue usuelle. Fort heureusement, les formes nord-pyrénéennes du catalan ne sont pas abandonnées par tous les autres. On peut de rares fois les entendre ou les lire, entre autres dans certains médias (radio ou presse écrite), mais presque plus dans le théâtre ou la chanson, largement convertie au catalan normalisé... Je ne mentionnerai pas le nom de ces quelques « résistants » de crainte de les associer bien malgré eux à mon analyse de la situation linguistique.

On pourrait croire que tout ce que je viens de dire est hors du sujet que je m'étais proposé d'aborder. Ce préalable m'a paru indispensable. Être historien du Roussillon en Roussillon aujourd'hui, c'est s'inscrire dans une réalité qui est celle-là. C'est savoir qu'un historien nord-catalan ne peut être un bon historien que s'il est d'abord un bon catalan, et qu'être un bon catalan c'est avoir une vision très claire de son passé et en particulier du traité des Pyrénées. Dire que le traité des Pyrénées est autre chose qu'une catastrophe est une hérésie, pire, du négationnisme. Pourtant, faute de travaux historiques sur cette période suffisamment nombreux et objectifs, et à cause de la récupération passionnée ou calculée du peu que l'on connaît, le grand public a du XVII<sup>e</sup> siècle roussillonnais une image dramatiquement déformée.

Je me suis intéressé à la mise en place de la frontière militaire sur les Pyrénées catalanes entre 1659 et 1681.<sup>4</sup> Je me suis ensuite attaché à essayer de montrer la complexité de ce que l'on a appelé révolte des Angelets, afin de contribuer à l'abandon des mythes qui, de mon point de vue, encombrant l'histoire de ce pays.<sup>5</sup> Mes arguments n'ont pas toujours convaincu... Pas Oscar Jané, entre autres, lequel m'a néanmoins fait l'honneur de m'inviter à ce congrès.<sup>6</sup> Au risque de décevoir, je n'ai rien à dire de nouveau. Je ne peux que renouveler certaines questions, répéter certaines affirmations. Seule une petite pièce est apportée au dossier, nous y reviendrons. Elle fera simplement réfléchir ceux qui se posent encore des questions. Ceux qui ont depuis longtemps trouvé les réponses l'ignoreront ou y trouveront un nouvel argument à leur discours.

J'ignore si en choisissant le terme de *résistance* les organisateurs du colloque ont pensé au titre de l'ouvrage de Josep Sanabre.<sup>7</sup> Si tel est le cas, j'ignore si ce choix révèle une adhésion à cette vision, ou s'il invite à porter un regard amusé sur un terme un peu abusif.

Sanabre a accompli un travail considérable.<sup>8</sup> Il a montré qu'une chronologie fine de la période 1640-1659 était réalisable grâce à la richesse de sources que dans beaucoup de cas il a été le premier à exploiter. Mais l'analyse qu'il fait de ces sources est consternante. Le titre mérite un commentaire : « *La resistència del Rosselló...* ». Il y a donc eu *une* résistance et *un* Roussillon. On pourrait espérer que derrière ce titre, à la fois ambitieux et réducteur, le lecteur trouvera des analyses plus ciblées : on peut en effet se demander a priori s'il y a eu des formes différentes de résistance, si celles-ci correspondent à des lieux, à des moments, à des groupes sociaux particuliers etc. Pour ce qui est du nom *Roussillon*, il apparaît moins dans le livre comme un ensemble géographique que comme un bloc social. Le Roussillon pour Sanabre, c'est un tout. Il n'y a pas de riches, de pauvres, de privilégiés, de dominants... Il n'y a pas de groupes sociaux, qui pourraient éventuellement avoir des intérêts divergents, parfois opposés. Non, il y a un Roussillon, qui inclut dans une remarquable harmonie la vieille noblesse militaire, les prostituées, les gros fermiers du Vallespir, les pêcheurs de Collioure, les bourgeois honorés de Perpignan, les bergers cerdans... Mais revenons-en au mot résistance. J'ignore ce qu'évoquait pour Sanabre le mot résistance au moment où il a choisi ce titre. Au nord des Pyrénées, ce mot a –et avait déjà du temps de Sanabre– un sens très particulier. La Résistance, c'est celle à l'occupant allemand entre 1940 et 1944. La Résistance, c'est la lutte contre l'Allemand nazi et les collaborateurs. C'est la lutte du Bien contre le Mal et ses camps de concentration, ses chambres à gaz, ses politiques d'extermination... Je ne crois pas que Sanabre ait voulu comparer les soldats français du XVII<sup>e</sup> siècle aux soldats nazis, mais pour d'autres, grande a été la tentation de le faire. Et ce d'autant que Sanabre utilise les termes « résistance », mais aussi « collaboration », « libération »... De quelles exactions Sanabre nous parle-t-il ? Essentiellement des problèmes posés par la présence des troupes, surtout d'ailleurs avant 1659 donc avant la paix : logement, pillages, viols, incendies, dont se plaignent ceux qui ont la possibilité de le faire directement ou qui peuvent aisément trouver des porte-parole : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie. Les drames vécus au quotidien par les plus humbles n'émergent que parce que, plus ou moins directement, ils affectent les élites.

En réalité, pour Sanabre, toute réserve, toute critique ou toute condamnation des abus ou des excès commis au nom du roi de France ou de ses représentants, qu'elles quelles soient, sont des preuves de résistance à la France. Par maladresse ou négligence, il cite d'ailleurs un mémoire adressé à Mazarin par les chanoines de la Seu d'Urgell, probablement à la fin des années 1650, au sujet des horreurs commises par des troupes, vraisemblablement hérétiques : « *Este es el retrato de la más grande ingratitud, no de la monarquía, de la qual nadie se queixa, antes todo el mundo es resuelto a morir por ella, mas de estos inhumanos que no tienen sino los hábitos de los franceses* ».

4. Alain AYATS, *Louis XIV et les Pyrénées catalanes de 1659 à 1681. Frontière politique et frontières militaires*, Canet : Trabucaire, 2002.

5. Alain AYATS, *Les guerres de Josep de la Trinxeria (1637-1694). La guerre du sel et les autres*, Canet : Trabucaire, 1997. Voir aussi mon article La lutte entre les pouvoirs locaux et le pouvoir central à travers la révolte des Angelets, in *Le Roussillon, de la Marca Hispanica aux Pyrénées-Orientales (VIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Actes du LXVII<sup>e</sup> Congrès de la FHLMR, SASL, Perpignan, 1995, p. 63-73.

6. Oscar JANÉ CHECA, *Catalunya y França al segle XVII. Identitats, contraidentitats i ideologies a l'època moderna (1640-1700)*, Afers : Catarroja, 2006.

7. Josep SANABRE, *La resistència del Rosselló a incorporar-se a França*, Perpinyà : Llibres del Trabucaire, 1985. La première édition date de 1970.

8. Je pense ici plus particulièrement à son oeuvre majeure : Josep SANABRE, *La acción de Francia en Cataluña en la pugna por la hegemonía de Europa*, Barcelona : Real academia de Buenas Letras, 1956.

y la figura de católicos ».<sup>9</sup> Si l'on est en droit de douter de la sincérité des sentiments des chanoines cerdans à l'égard de la monarchie française, il est pour le moins difficile de voir dans leur missive un acte de résistance.

Qu'en est-il de la résistance après 1659 ? Les plaintes face aux pillages commis par les troupes, la défense des privilèges catalans, qui sont presque toujours ceux de la noblesse et du clergé, la lutte contre la gabelle, et les conspirations de Villefranche et de Perpignan tramées par des nobles ou des bourgeois favorables à la monarchie espagnole, c'est pour lui du pareil au même. Ce serait mettre au même plan aujourd'hui la fraude fiscale, l'action des basques de l'ETA, l'outrage à agent de la part d'un conducteur verbalisé mécontent, et l'attentat contre une gendarmerie corse.

Les difficultés, parfois dramatiques, que connaissent les nord-catalans avant 1659 –et après, à bien des égards– sont celles que connaissent tous les civils de toutes les régions d'Europe au xvii<sup>e</sup> siècle. Et les formes de résistance sont identiques. La seule originalité dans une zone frontalière qui est d'abord occupée par les troupes d'un souverain étranger, puis annexée au royaume de ce souverain, pourrait être l'hypothétique sentiment national qui animerait les « résistants ». Nous y reviendrons. Pour Sanabre, le traité des Pyrénées, c'est surtout un drame affectif. « *Els nombrosos documents que hem llegit sobre les relacions del Rosselló amb el Principat de Catalunya, anteriors a l'any 1659, sempre hem observat que reflecteixen un esperit de germanor entre ambdues terres ; per contra, en la bibliografia posterior que ens serví per a la redacció de La acció de Francia en Catalunya, 1640-1659, poguérem remarcar l'absència d'aquell esperit, i àdhuc un deslligament gairebé absolut. Aquest contrast resulta sorprenent, perquè quan dos pobles han viscut units durant molts segles, els lligams entre ells, creats per les relacions familiars, jurídiques, lingüístiques, comercials, etc., no es trenquen fàcilment* ».

Sanabre ne dit malheureusement pas où il a trouvé « *l'esperit de germanor* » de part et d'autre des Pyrénées, ni où il espérait le trouver après 1659. Faut-il comprendre que c'est dans des unions matrimoniales ? Dans des relations économiques ? Dans les échanges épistolaires entre lettrés, nobles ou bourgeois ? Considérer que la fraternité est une caractéristique forte des relations entre habitants du nord et du sud des Pyrénées avant 1659 est consternant de crédulité. Quel historien sérieux peut aujourd'hui défendre cette vision angélique de la société catalane du xvii<sup>e</sup> siècle ? Je m'intéresse depuis quelque temps à Collioure au xvii<sup>e</sup> siècle. Je doute que parmi les 1500 habitants environ qui peuplaient la ville avant 1659 beaucoup aient éprouvé fortement ce sentiment de fraternité et que celui-ci ait pu déterminer ou influencer beaucoup d'attitudes ou de destins individuels ou collectifs.

Mossèn Sanabre n'est plus là pour riposter. On peut, à sa décharge, invoquer peut-être une culture historique et politique pas très portée sur la sociologie, ou bien la vision très optimiste d'un chrétien rempli d'amour pour son prochain. Le fait est que le vocabulaire utilisé par Sanabre et sa vision simpliste et idéalisée du Roussillon au xvii<sup>e</sup> siècle continuent de fonder ou d'alimenter des discours historiques, ou, plus largement, culturels. Sans probablement l'espérer, l'œuvre du clerc catalan est devenue une espèce de parole révélée. Le serviteur de Dieu a intégré un panthéon catalaniste dont il a ouvert la porte à un certain nombre de personnages de l'histoire roussillonnaise.

Il est au moins un point qui semble faire l'unanimité : la résistance du Roussillon à la France au lendemain du traité des Pyrénées, c'est essentiellement celle des Angelets et celle des conspirateurs de 1674, à Villefranche de Conflent ou à Perpignan.

En ce qui concerne la révolte, Oscar Jané reprend la chronologie traditionnelle, suggérée par Sanabre, choisie par Alice Marquet et par la suite adoptée par la *doxa* catalaniste. Nommer « révolte des Angelets » les oppositions à la gabelle qui se manifestent entre 1663 et 1673 est pour moi une aberration. Englober sous cette appellation le lynchage de six gardes de la gabelle à Saint-Laurent de Cerdans en 1663, la guerre menée par Josep de la Trinxeria et ses amis en 1667-1668, la contrebande particulièrement brutale organisée par l'Hereu Just en 1669, et, enfin, l'embrasement du Vallespir en 1670, n'a pas de sens.

L'affaire de Saint-Laurent de Cerdans en 1663 est la prise d'armes spontanée d'une population qui libère des habitants du lieu arrêtés par les gabelous et qui exécute un ennemi de la communauté, en l'occurrence ces gardes. La guerre de Josep de la Trinxeria est le fait d'un homme issu d'une famille qui s'est opposée à la France après 1652, et qui a eu lui-même maille à partir avec la gabelle à la fin de l'année 1666 ou au début de l'année 1667.<sup>10</sup> Rappelons au passage que c'est en 1667, à propos de Trinxeria et de ses amis, qu'apparaît le terme Angelets. L'Hereu Just fait parler de lui en 1669. C'est un contrebandier qui pratique son activité entre Principat et Languedoc, entouré d'une bande d'une vingtaine ou une trentaine d'hommes qui s'opposent violemment à tous ceux qui peuvent contrarier leurs affaires, qu'ils soient français ou catalans, gardes de la gabelle ou pas.

9. Josep SANABRE, *La resistència...*, p. 84.

10. Il paraît acquis que l'entrée en guerre de Trinxeria contre la gabelle a pour origine une visite effectuée à son domicile par les gardes. Ceux-ci déclareront avoir trouvé une petite quantité de sel –ce que l'accusé reconnaîtra– mais également de fausses-mesures, ce que Trinxeria réfutera. Cette visite, qui aurait eu lieu au début de l'année 1667, entraîne Trinxeria dans un procès qui semble prendre une mauvaise tournure pour lui au début du mois de mai 1667. C'est alors qu'il prendra les armes. Sanabre date la visite de 1666, s'appuyant sur des documents que je n'ai pas retrouvés, mais qui existent probablement. En revanche, en prétendant que Trinxeria prend les armes en 1666, l'historien se trompe, nous le verrons.



L'embrasement du Vallespir en 1670 fait suite à l'arrestation presque fortuite de l'Hereu Just en 1670 à Prats de Molló : Trinxeria, qui a alors obtenu de la gabelle un pardon –et, plus que probablement, un emploi– crie à la trahison, ameute la population de Prats, obtient la libération de son ami et fait entrer le Haut Vallespir dans une sécession qui dure plus de quatre mois. L'embrasement du Vallespir, largement encouragé et soutenu par l'Espagne, va alors bien au-delà de la simple lutte contre la gabelle.

Si l'on croit pertinent de nommer révolte des Angelets toute forme d'opposition à la gabelle, il faut alors ne pas hésiter à repousser les limites chronologiques du mouvement jusqu'à la Révolution, date de la disparition de l'impôt. Cela permettrait entre autres de lui faire intégrer le *Guinness* des records au titre de la plus longue révolte de tous les temps. Jusqu'à cette date en effet, la contrebande de sel accompagnée de violences à l'égard des gabelous est constante.<sup>11</sup> Pourquoi arrêter la révolte des Angelets à 1673 ? Parce que le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle n'a pas été étudié ? Parce qu'il est difficile de continuer de lui associer Trinxeria, alors chef de Miquelets au service du roi d'Espagne depuis au moins deux ans ?

Je répéterai une nouvelle fois que la révolte des Angelets est d'abord une opposition à la gabelle instaurée par un Etat qui s'impose de façon parfois énergique et d'autant plus perçue comme telle qu'elle succède à l'impuissance d'un Etat en déliquescence. L'instauration de la gabelle, qui dans un premier temps n'a pu que ravir les contrebandiers, a entraîné le mécontentement de tous ou presque lorsque la ferme a fait la preuve de sa détermination à lutter contre la contrebande et à imposer la consommation de sel taxé. L'opposition à la gabelle est entretenue par les discours et l'action de ce que l'on pourrait appeler le parti espagnol. En effet, le changement de souverain n'a pas changé les structures d'une société hiérarchisée mais un certain nombre de ses cadres : une bonne partie de la noblesse et du clergé a pour diverses raisons choisi le parti de l'Espagne, entraînant dans son sillage les réseaux de vassaux, de clients ou d'obligés. Après 1659, le parti espagnol a continué de se nourrir de tous les déçus et de tous ceux auxquels les Espagnols ou leurs sbires, dans un contexte de guerre entre la France et l'Espagne, ont pu faire espérer un sort meilleur.

Mais tous ces arguments n'ont guère convaincu, je l'ai déjà amèrement reconnu un peu plus haut. La dernière relecture de ces événements est à ma connaissance le livre d'Oscar Jané. Le livre va bien au-delà des questions de résistance, mais l'auteur, chercheur –et trouveur– de frontières, en profite pour marquer son territoire. Josep Sanabre regardait le passé du Roussillon de façon passionnelle. L'approche d'Oscar Jané est bien plus cérébrale. Il y a des concepts, des théories, qui s'appuient sur une recherche substantielle et une solide connaissance de la bibliographie utilisée habilement : les ouvrages théoriques, abondamment cités, montrent la grande culture de l'auteur ; d'autres travaux, évoqués de façon beaucoup plus parcimonieuse, mettent en valeur ses recherches personnelles. Le résultat n'est pas dérangeant, sauf pour les quelques victimes de sa sagacité dont je fais partie. Il n'est surtout pas dérangeant idéologiquement : il y a toujours des gentils et des méchants, et les Catalans restent du bon côté. Josep Sanabre peut reposer en paix.

Il ne s'agit pas pour moi de faire part ici de mes réflexions sur le livre d'Oscar Jané, mais il me faut m'arrêter un peu sur ce qui dans ce travail concerne mon sujet d'aujourd'hui. Oscar Jané semble douter<sup>12</sup> que les opposants à la gabelle aient manifesté une opposition à l'Etat : « *Tenia prou consciència la població per definir i distingir entre el tipus d'Estat, l'enemic i el compatriota ?* ». Effectivement, les Catalans manipulaient probablement mieux les armes qu'ils ne maniaient les concepts politiques, et les gardes de la gabelle furent les premières victimes de la faiblesse du raisonnement de leurs adversaires. C'est vrai, le XVII<sup>e</sup> siècle était un siècle obscur durant lequel la profondeur de la réflexion politique excédait rarement la longueur du canon des armes à feu... Les Roussillonnais avaient un peu de mal à pénétrer les fonctionnements complexes du pouvoir monarchique. Pourtant, s'il y avait une chose que les gens connaissaient bien, c'étaient les représentants de l'Etat et leurs exigences.

A ce qui est avant tout une lutte contre l'Etat –bien que les motivations et les objectifs de ceux qui la mènent soient divers–, Jané préfère voir dans la révolte un sentiment anti-français. Pourtant, parler de sentiment anti-français de la part d'une population qui est largement issue du royaume de France mérite probablement quelques explications. Bien qu'il avoue la difficulté de mesurer le degré d'intégration sociale de ces nouveaux arrivants, Jané ne doute pas de la rapidité de celle-ci : une ou deux générations.<sup>13</sup> Ces Français qui s'intègrent rapidement sont-ils ceux qui, en tant qu'étrangers, avant 1659, ne peuvent pas faire partie du *consell general* de la communauté dans laquelle ils vivent, et qui doivent laisser dans leur testament un florin au roi d'Espagne pour son droit de supériorité ? Ceux qui ont eu leurs biens confisqués lors de la déclaration de la guerre, en 1635 ?<sup>14</sup> Peut-on considérer que ces Français s'intègrent parce que la moitié de ceux qui se marient en

11. A propos de la contrebande en Roussillon de la fin de l'Ancien Régime jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, voir les nombreux et essentiels travaux de Michel Brunet.

12. Oscar JANÉ CHECA, *Catalunya i França...*, p. 300.

13. *Ibid.*, p. 82-83.

14. Comme le montrent les précieuses listes de Français établies en 1637 publiées et commentées par Joan PEYTAVÍ DEIXONA, *Catalans i occitans a la Catalunya moderna (Comtats de Rosselló i Cerdanya, s. XVI-XVII)*, vol. II, Barcelona : Omnium cultural, 2005.

Roussillon le font avec des catalanes ?<sup>15</sup> Ce qui serait surtout intéressant c'est de savoir qui sont ces catalanes : des *pubilles* bien dotés, des cadettes dont la famille cherche à se débarrasser, des filles du même niveau de fortune que le marié ?

Il n'en reste pas moins qu'effectivement, ces nouveaux arrivants ont pu se sentir plus proches de leurs hôtes que des représentants d'un ancien souverain qu'ils n'avaient d'ailleurs aucune raison d'aimer davantage que les Catalans aimaient le leur. Ont-ils donc pu développer, comme les opposants à la gabelle et, à en croire Jané, comme une bonne part de la population des Comtés, un sentiment anti-français ? Ce que l'on pourrait appeler solidarité, communauté d'intérêts, serait en réalité une contre-identité. Ce concept de contre-identité, développé, après d'autres, par Oscar Jané est pour l'auteur très avantageux : il ne nie pas le concept d'identité nationale, il le dissèque et le précise. C'est la réforme, sans l'hérésie. Si l'on considère que toute identité se construit par rapport à un autre, on peut considérer qu'elle est par essence une contre-identité. Où se situe donc la nuance entre les deux ? Enfin, s'il faut comprendre que l'identité catalane s'est forgée ou du moins renforcée grâce à la présence française, les Catalans doivent-ils se réjouir de la signature du traité des Pyrénées et le célébrer comme un événement fondateur ?

En guise de conclusion, je voudrais apporter au débat sur les résistances la seule nouveauté de ma communication. Je dois cette information inédite<sup>16</sup> à M. Guy Barnades qui depuis plus de quinze ans fait généreusement profiter bon nombre des chercheurs des ADPO. de ses trouvailles, bien souvent inespérées. Parmi les heureux bénéficiaires de ces largesses, autant sur le plan scientifique que sur le plan humain, je crois occuper, comme quelques autres, une place privilégiée.

Le 19 avril 1667 a lieu à Prats de Molló une altercation entre gardes de la gabelle et soldats de la garnison. Le différend a pour origine la dette de deux gardes à l'égard d'un soldat. L'incident dégénère : un garde fait feu sur un soldat, mais le manque. Dans l'empoignade qui s'ensuit, un garde est assommé avec la crosse d'un mousquet et un autre blessé d'un coup d'épée. Aux dires de tous les témoins, l'intervention du gouverneur de la place, qui calme soldats, gardes de la gabelle ainsi que certains habitants qui commençaient à s'exciter, a évité le pire. A partir du 26 avril déposent à Prats de Molló un certain nombre de témoins. Parmi eux, trois amis pratéens témoins de la scène : Blasi de Sant Germà, *paraire* âgé de 25 ans, Joseph de la Trinxeria, négociant âgé de 30 ans et Hyacinto Cavaller, *sabater* âgé de 28 ans. Leur témoignage, s'il reste très mesuré, alors que Trinxeria a déjà eu à ce moment-là maille à partir avec la gabelle, nous l'avons dit, met en évidence la responsabilité du brigadier de la gabelle de la brigade de Saint-Laurent de Cerdans. D'autres dépositions montrent que Joan Riera, lui aussi présent, aurait interpellé le gouverneur à son arrivée sur les lieux, lui lançant : « *Mussur cal degolhar totes las guardas de la gabella que no son sino de canallas* ». Riera savait de quoi il parlait : c'est probablement lui qui avait été précédemment brigadier de la gabelle à Prats de Molló et qui avait été révoqué. Deux semaines plus tard, le 12 mai, a lieu la première des embuscades tendues aux gardes de la gabelle par ceux que l'on appellera les Angelets. Parmi la dizaine d'assaillants : Josep de la Trinxeria, Blasi de Sant Germà et Joan Riera. Nous retrouverons Hyacintho Cavaller parmi les condamnés à mort –par contumace– de 1670.

Cette affaire mérite quelques commentaires. Les défenseurs de la thèse d'une révolte ininterrompue pendant dix ans dans un Vallespir en quasi-sécession peuvent constater qu'au mois d'avril 1667, une brigade de gabelous réside à Saint-Laurent de Cerdans et une autre à Prats. Ces gardes de la gabelle –probablement moins d'une dizaine par brigade–, atablés tranquillement dans l'auberge de Prats de Molló avant l'altercation avec les soldats, ne paraissent pas particulièrement inquiets. Après l'entrée en guerre de Trinxeria, quelques jours plus tard, aucun garde de la gabelle n'osera s'approcher de Prats et encore moins de ses auberges. Les auditions pourraient également surprendre. Voilà donc que le Conseil souverain, représentant zélé du roi de France, appelle des civils catalans à témoigner dans une affaire opposant gardes de la gabelle et soldats royaux. Les amateurs de parallèles entre les lendemains de l'annexion des Comtés et l'occupation allemande (1942-1944) pourront ainsi imaginer des représentants de l'autorité nazie demandant à des civils français de témoigner dans le cadre d'une affaire opposant douaniers allemands de la *Zollgrenzschutz* et soldats de la *Wehrmacht*... Parmi nos témoins de 1667, la présence de Trinxeria, mais également celle de futurs compagnons d'armes, est probablement à mettre sur le compte d'une demande d'intervention de la part de soldats ou du gouverneur lui-même. En effet, j'ai évoqué ailleurs les bonnes relations entre les Angelets de Trinxeria et la garnison de Prats jusqu'au mois de janvier 1670.<sup>17</sup> Quelles qu'aient été les motivations ou les arrières-pensées des futurs Angelets, leur déposition devant les juges du

15. *Ibid.*, p. 169-170.

16. Archives Départementales des Pyrénées-Orientales (ADPO), 2B 1664.

17. Au cours de la première phase de la guerre menée par Trinxeria contre la gabelle (1667-1668), les relations entre Angelets et soldats de la garnison, gouverneur en tête, sont presque étonnamment bonnes. Pour les uns comme pour les autres, les ennemis des Angelets sont les gardes de la gabelle, pas les soldats du roi. Les Angelets peuvent donc tranquillement séjourner, et même probablement résider, à Prats, dans la mesure où ils ne font preuve d'aucune hostilité à l'égard des soldats. De son côté, la garnison agit comme si la guerre contre la gabelle n'était pas son affaire. Angelets et militaires semblent distinguer très nettement intérêts de la ferme de la gabelle et intérêts du roi. L'arrestation de l'Hereu Just, en janvier 1670, par le gouverneur de Prats de Molló, réactive la guerre contre la gabelle mais lui donne surtout une autre tournure. Trinxeria obtient du gouverneur, sous la menace, la libération de son ami, et ce faisant défie directement l'autorité royale. Face à

Conseil souverain, quelques jours avant leur prise d'armes, montre qu'à la fin avril 1667 Trinxeria et ses compagnons ne sont pas les ennemis publics qu'ils seront très bientôt. Si la révolte des Angelets a commencé avant 1667, c'est, de toute évidence, sans Trinxeria...

Je serais porté à croire que les déclarations de nos amis pratéens ont dû être particulièrement appréciées par les collègues des trois gardes qui seront finalement emprisonnés et presque aussitôt libérés, peut-être même trop tôt à leur goût : leur mise en liberté est surtout motivée par les problèmes d'effectifs que commence à connaître la gabelle à ce moment-là... Car si rancune des gardes il y a eu, celle-ci a peut-être eu la malchance de s'exercer sur des victimes peu enclines au repentir.

J'ai hâte de savoir comment tout cela pourra être interprété. Car s'il y a indiscutablement une résistance en Catalogne du Nord, c'est la résistance des mythes, même s'il reste des raisons d'espérer. Ainsi, j'ai aussi hâte de lire certains livres en cours de publication et quelques recherches sur le point de s'achever. J'y trouverai probablement des individus, des communautés, des hommes et des femmes qui cherchent avant tout à survivre et qui s'adaptent du mieux qu'ils le peuvent au monde, petit ou grand, qui les entoure. Des individus qui ressemblent à ceux que je côtoie aujourd'hui ou à travers les archives, bien différents des créatures imaginées qui habitent tant d'études. J'y rencontrerai des historiens humbles, curieux, loin des idéologies, des discours conformistes, des historiens-citoyens. Des historiens qui cherchent davantage à comprendre qu'ils ne trouvent à expliquer.

l'insurrection de la population, la garnison de Prats de Molló quitte rapidement le Vallespir, alors que son gouverneur, Bellesunces de Lissagues, fuira en Espagne. L'homme semble craindre qu'on lui reproche son peu de fermeté lors de la libération de l'Hereu Just. Peut-être appréhende-t-il par ailleurs de devoir justifier sa conception de la défense des intérêts du roi au cours des trois années précédentes.

